

LA MER (EXTRAIT)

Assistons à l'œuvre divine. Prenons une goutte dans la mer. Nous y verrons recommencer la primitive création. Dieu n'opère pas de telle façon aujourd'hui, et d'autre demain. Ma goutte d'eau, je n'en fais pas doute, va dans ses transformations me raconter l'univers. Attendons et observons.

Qui peut prévoir, deviner, l'histoire de cette goutte d'eau ? – Plante-animal, animal-plante, qui le premier doit en sortir ?

Cette goutte, sera-ce l'infusoire, la monade primitive qui, s'agitant et vibrant, se fait bientôt vibrion ? qui, montant de rang en rang, polype, corail ou perle, arrivera peut-être en dix mille ans à la dignité d'insecte ?

Cette goutte, ce qui va en venir, sera-ce le fil végétal, le léger duvet soyeux qu'on ne prendrait pas pour un être, et qui déjà n'est pas moins que le cheveu premier-né d'une jeune déesse, cheveu sensible, amoureux, dit si bien : cheveu de Vénus ?

Ceci n'est point de la fable, c'est de l'histoire naturelle. Ce cheveu de deux natures (végétale et animale) où s'épaissit la goutte d'eau, c'est bien l'aîné de la vie.

Jules Michelet, La mer, 1861

MOBY DICK (EXTRAIT)

« Mais, espèce de singe, disait un harponneur à un de ces gars, voici bientôt trois ans que nous bourlinguons et tu n'as pas encore levé une seule baleine. Les baleines sont aussi rares que les dents d'une poule quand tu es là-haut ! » C'était peut-être vrai ; peut-être aussi que des bancs étaient apparus au fond de l'horizon, mais ce gars distrait ne les avait pas vus. bercé, dans un état de rêverie inconsciente, indifférent à tout, il avait perdu son identité dans la cadence des vagues opiacées et de ses pensées. Il prenait l'océan mystique à ses pieds pour l'image bleue de l'âme profonde de l'univers, humanité et nature mêlées. Et chaque fois qu'il apercevait furtivement une belle forme étrange glissant sous la mer, ou qu'il entrevoyait un fanon coupant la vague, il croyait que c'était la matérialisation des pensées qui volaient à travers son âme. Dans cet état d'enchantement l'esprit se retire dans le grand tout, se dissout dans le temps et l'espace comme les cendres éparpillées du panthéiste Cranmer, faisant finalement partie de tous les rivages de ce globe rond.

Il n'y a nulle vie en vous sauf ce mouvement de balance que donne le bateau roulant doucement, qu'il prend à la mer et que la mer prend au flux insondable de Dieu. Mais dans cet état de sommeil, de rêve, bougez d'un pouce votre main ou votre pied, lâchez prise un tant soit peu et, avec épouvante, votre identité vous revient. Vous planez au-dessus des tourbillons des cartésiens. Et peut-être qu'à midi, quand le temps est très beau, avec un cri étouffé vous tomberez à travers cet air transparent dans la mer estivale pour ne jamais plus revenir à la surface. Retenez bien ceci, ô panthéistes !

Herman Melville, 1851

LE DIT DU VIEUX MARIN

Une belle brise soufflait, la blanche écume
Volait, à présent le sillage librement
Se déroulait ; nous étions les premiers qui eussent
Forcé l'accès de cette mer silencieuse.

Puis la brise tomba, les voiles s'affaissèrent,
Nous fûmes plongés dans la plus grande tristesse ;
Et nous ne parlions plus qu'à seule fin de rompre
Le silence accablant des airs et de la mer !
A son zénith, au fond d'un ardent ciel de cuivre,
Le Soleil, à midi, rouge comme le sang,
Se tenait suspendu juste à l'aplomb du mât,
Pas plus gros que la Lune.

Durant des jours et des jours, des jours et des jours,
Nous restâmes figés, sans un souffle, sans un
Mouvement, immobiles autant qu'en peinture
Un vaisseau figuré sur un océan peint.

De l'eau, de l'eau, de l'eau de toutes parts, et toutes
Nos planches, de chaleur, se contractaient : de l'eau,
De l'eau, de l'eau de toutes parts,
Et pas la moindre goutte que nous pussions boire.

Jusques aux profondeurs qui pourrissaient : ô Christ !
De pareilles horreurs sont-elles donc possibles ?
Oui, des êtres visqueux, tout en pattes, grouillaient
Sur la putridité de cette mer visqueuse

Samuel Taylor Coleridge, 1797

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MER : NEMO ET LA MER. (EXTRAIT)

Vous aimez la mer, capitaine.

- Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. Et en effet, monsieur le professeur, la nature s'y manifeste par ses trois règnes, minéral, végétal, animal. Ce dernier y est largement représenté par les quatre groupes de zoophytes, par trois classes des articulés, par cinq classes des mollusques, par trois classes des vertébrés, les mammifères, les reptiles et ces innombrables légions de poissons, ordre infini d'animaux qui compte plus de treize mille espèces, dont un dixième seulement appartient à l'eau douce. La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes. A sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre ! ».

Le capitaine Nemo se tut subitement au milieu de cet enthousiasme qui débordait de lui. S'était-il laissé entraîner au-delà de sa réserve habituelle ? Avait-il trop parlé ? Pendant quelques instants, il se promena, très agité.

Puis ses nerfs se calmèrent, sa physionomie reprit sa froideur accoutumée, et, se tournant vers moi.

« Maintenant, monsieur le professeur, dit-il, si vous voulez visiter le Nautilus, je suis à vos ordres. »

Jules Verne, 1870



LA PETITE SIRENE (EXTRAIT)

Bien loin dans la mer, l'eau est bleue comme les feuilles des bluets, pure comme le verre le plus transparent, mais si profonde qu'il serait inutile d'y jeter l'ancre, et qu'il faudrait y entasser une quantité infinie de tours d'église les unes sur les autres pour mesurer la distance du fond à la surface.

C'est là que demeure le peuple de la mer. Mais n'allez pas croire que ce fond se compose seulement de sable blanc ; non, il y croît des plantes et des arbres bizarres, et si souples, que le moindre mouvement de l'eau les fait s'agiter comme s'ils étaient vivants. Tous les poissons, grands et petits, vont et viennent entre les branches comme les oiseaux dans l'air. A l'endroit le plus profond se trouve le château du roi de la mer, dont les murs sont de corail, les fenêtres de bel ambre jaune, et le toit de coquillages qui s'ouvrent et se ferment pour recevoir l'eau ou pour la rejeter. Chacun de ces coquillages referme des perles brillantes dont la moindre ferait honneur à la couronne d'une reine.

Depuis plusieurs années le roi de la mer était veuf, et sa vieille mère dirigeait sa maison. C'était une femme spirituelle, mais si fière de son rang, qu'elle portait douze huîtres à sa queue tandis que les autres grands personnages n'en portaient que six. Elle méritait des éloges pour les soins qu'elle prodiguait à ses six petites filles, toutes princesses charmantes. Cependant la plus jeune était plus belle encore que les autres ; elle avait la peau douce et diaphane comme une feuille de rose, les yeux bleu comme un lac profond ; mais elle n'avait pas de pieds : ainsi que ses sœurs, son corps se terminait par une queue de poisson.

Toute la journée, les enfants jouaient dans les grandes salles du château, où des fleurs vivantes poussaient sur les murs. Lorsqu'on ouvrait les fenêtres d'ambre jaune, les poissons y entraient comme chez nous les hirondelles, et ils mangeaient dans la main des petites sirènes qui les caressaient. Devant le château était un grand jardin avec des arbres d'un bleu sombre ou d'un rouge de feu. Les fruits brillaient comme de l'or, et les fleurs, agitant sans cesse leur tige et leurs feuilles, ressemblaient à de petites flammes. Le sol se composait de sable blanc et fin, et une lueur bleue merveilleuse, qui se répandait partout, aurait fait croire qu'on était dans l'air, au milieu de l'azur du ciel, plutôt que sous la mer. Les jours de calme, on pouvait apercevoir le soleil, semblable à une petite fleur de pourpre versant la lumière de son calice. Christian Hans Andersen, La petite sirène,

Christian Hans Andersen, 1835



LES FLEURS DU MAL

L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plaine indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes,
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Charles Baudelaire, 1857

LA BIBLE

« Puis il monta dans la barque, suivi de ses disciples. Survint alors dans la mer une agitation si violente que la barque était couverte par les vagues. Lui cependant dormait. S'étant donc approchés, ils le réveillèrent en disant : «Au secours, Seigneur, nous périssons!» Il leur dit : «Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ?» Alors, se dressant, il menaça les vents et la mer, et il se fit un grand calme. Saisis d'admiration, ces hommes se dirent alors : «Quel est celui-ci, que même les vents, et la mer lui obéissent ?»

Evangelie selon saint Matthieu.



LES TRAVAILLEURS DE LA MER

Quand la mer veut, elle est gaie. Aucune joie n'a l'apparence radieuse de la mer. L'océan est un épanouissement. Rien ne lui fait ombre, que le nuage, et cette ombre, d'un souffle il la chasse, A ne voir que la surface, l'océan c'est là liberté; c'est aussi l'égalité. Sur ce niveau tous les rayonnements sont à l'aise. L'hilarité grandiose du ciel clair s'y étale. La mer tranquille, c'est. une fête. Pas d'appel de sirène qui soit plus doux et plus charmant. Pas de marin qui ne soit tenté de partir. Rien n'égale cette sérénité, et toute l'immensité n'est qu'une caresse, et le flot soupire, et le récif chante, et l'algue baise le rocher, et les gabiers, les mouettes et les pintails volent, et les molles prairies de mer ondulent de lame en lame, et sous les nids d'alcyons l'eau semble une nourrice, la vague semble une berceuse, pendant que le soleil couvre d'une éclatante épaisseur de lumière ces formidables hypocrisies du gouffre.

Victor Hugo, 1866



LES CHATIMENTS

Cette nuit, il pleuvait, la marée était haute,
Un brouillard lourd et gris couvrait toute la côte,
Les brisants aboyaient comme des chiens, le flot
Aux pleurs du ciel profond joignait son noir sanglot,
L'infini secouait et mêlait dans son urne
Les sombres tournoiements de l'abîme nocturne ;
Les bouches de la nuit semblaient rugir dans l'air.
J'entendais le canon d'alarme sur la mer.
Des marins en détresse appelaient à leur aide.
Dans l'ombre où la rafale aux rafales succède,
Sans pilote, sans mât, sans ancre, sans abri,
Quelque vaisseau perdu jetait son dernier cri.
Je sortis. Une vieille, en passant effarée,
Me dit : – il a péri. C'est un chasse-marée.
Je courus à la grève et ne vis qu'un linceul
De brouillard et de nuit, et l'horreur, et moi seul ;
Et la vague, dressant sa tête sur l'abîme,
Comme pour éloigner un témoin de son crime,
Furieuse, se mit à hurler après moi.
Qu'es-tu donc, Dieu jaloux, Dieu d'épreuve et d'effroi,
Dieu des écroulements, des gouffres, des orages,
Que tu n'es pas content de tant de grands naufrages,
Qu'après tant de puissants et de forts engloutis,
Il te reste du temps encor pour les petits,
Que sur les moindres fronts ton bras laisse sa marque,
Et qu'après cette France, il te faut cette barque !

Victor Hugo, 1853

LE PLAISIR D'ÊTRE AU BORD DE LA MER

Que c'est une chose agréable
D'être sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer
Après quelque orage effroyable
Et que les chevelus tritons,
Hauts sur les vagues secouées,
Frappent les airs d'étranges tons
Avec leurs trompes enrouées,
Dont l'éclat rend respectueux
Les vents les plus impétueux !

Tantôt l'onde, brouillant l'arène,
Murmure et frémit de courroux,
Se roulant dessus les cailloux
Qu'elle apporte et qu'elle entraîne.
Tantôt, elle étale en ses bords,
Que l'ire de Neptune outrage,
Des gens noyés, des monstres morts,
Des vaisseaux brisés du naufrage,
Des diamants, de l'ambre gris,
Et mille autres choses de prix.

Tantôt, la plus claire du monde,
Elle semble un miroir flottant,
Et nous représente à l'instant
Encore d'autres cieus sous l'onde ;
Le soleil s'y fait si bien voir,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à savoir,
Si c'est lui-même ou son image ;
Et d'abord il semble à nos yeux,
Qu'il s'est laissé tomber des cieus.

Saint Amand, 1853



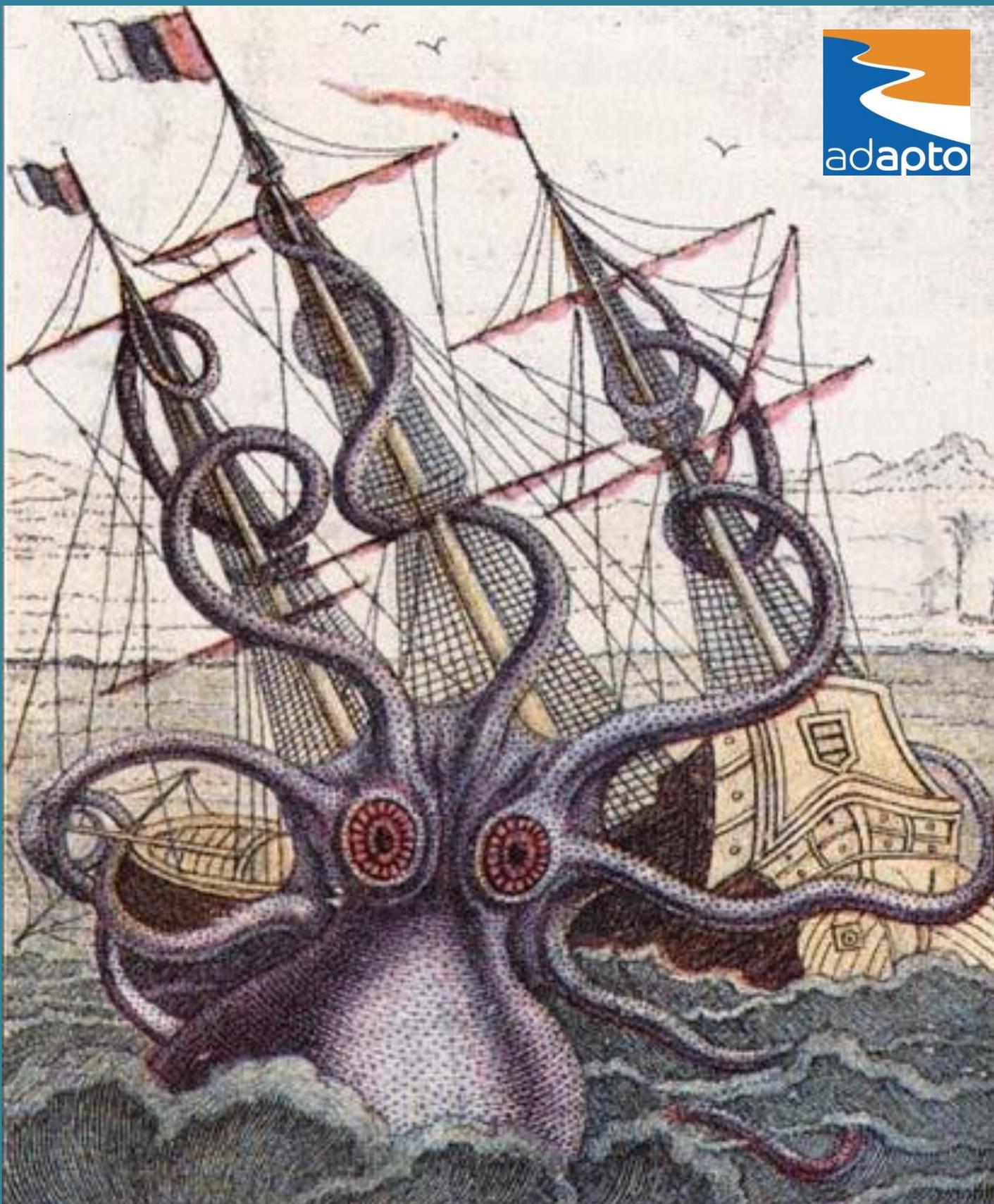
LES TRAVAILLEURS DE LA MER

Les apparences marines sont fugaces à tel point que, pour qui l'observe longtemps, l'aspect de la mer devient purement métaphysique ; cette brutalité dégénère en abstraction. C'est une quantité qui se décompose et se recompose. Cette quantité est dilatable ; l'infini y tient. Le calcul est, comme la mer, un ondoisement sans arrêt possible. La vague est vaine comme le chiffre. Elle a besoin, elle aussi, d'un coefficient inerte. Elle vaut par l'écueil comme le chiffre par le zéro. Les flots ont comme les chiffres une transparence qui laisse apercevoir sous eux des profondeurs. Ils se dérobent, s'effacent, se reconstruisent, n'existent point par eux-mêmes, attendent qu'on se serve d'eux, se multiplient à perte de vue dans l'obscurité, sont toujours là. Rien, comme la vue de l'eau, ne donne la vision des nombres.

Sur cette rêverie plane l'ouragan.
On est réveillé de l'abstraction par la tempête.

Victor Hugo, 1866





Le poulpe colossal

Pierre Denys de Montfort, *Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques, animaux sans vertèbres et à sang blanc. Ouvrage faisant suite aux Ouvres de Leclerc de Buffon, et partie du Cours complet d'Histoire naturelle rédigé par C. S. Sonnini, membre de plusieurs Sociétés savantes*, Paris, Imprimerie de F. Dufart, an X (1801-1802). 2 tomes (20,5 x 13 cm)
BNF, Sciences et Techniques, S 10232 (pl. en regard de la p. 256 du t. II)

Cette image provient d'un ex-voto de la chapelle Saint-Thomas, à Saint Malo, qui a été détruite pendant les bombardements d'août 1944. Le naturaliste Pierre Denys de Montfort, qui, bien que désavoué par la communauté scientifique de son époque, semblait accorder foi aux innombrables récits d'attaques de navires par des céphalopodes géants, l'avait reproduite dans son *Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques*, partie de l'*Histoire naturelle* de Buffon.



Neptune sur le frontispice du premier ouvrage entièrement consacré aux sciences de la mer

Luigi Ferdinando Marsigli,

Le comte Louis-Ferdinand de Marsigli, de Bologne, correspondant de l'Académie des sciences, publie à Amsterdam un ouvrage où il décrit l'existence, sur la côte de Provence, d'un "plateau continental" qui borde la côte à une profondeur de 100 à 200 m. Il a compris que "la structure du bassin de la mer" ne pouvait "être qu'une suite proportionnée à celle du continent". Première monographie du genre circonscrite à une région, le golfe du Lion, l'ouvrage traite successivement du bassin, de son eau (couleurs, salinité, utilité), des mouvements de l'eau et de la végétation (plantes molles, plantes pierreuses, madrépores, fleurs et fruits). Au frontispice, Neptune laisse tomber son trident devant tant de merveilles et de mystères ainsi dévoilés.



Georges Allard

Le Monde du silence

Affiche pour "un grand film en eastmancolor de J.-Y Cousteau et Louis Malle". Paris, Imprimerie Affiches Gaillard, 1956. Affiche en couleur, offset (120 x160 cm)

BNF, Estampes et Photographie, ALLARD (Georges)-Gr. Roul.

Ce documentaire du commandant Cousteau et de Louis Malle, alors jeune cinéaste, a pour la première fois transmis à des millions de spectateurs, grâce à sa Palme d'or du Festival de Cannes en 1956, des images filmées de la vie sous-marine. Les plongées de la Calypso (à 80 m dans les eaux du golfe Persique) ont fait admirer les beautés et la poésie des plantes et poissons des profondeurs. Le commandant Cousteau a réalisé ensuite de multiples films pour le cinéma (Le Monde sans soleil en 1964) et surtout pour la télévision.



Ulysse et les Sirènes

Compilation historique comprenant l'histoire ancienne, sacrée et profane. Fin du XV^e siècle.

BNF, Bibliothèque de l'Arsenal, ms 5078 fol. 176

Circé a prévenu Ulysse du charme fatal des Sirènes : celui qui écoute leurs chants est perdu. Désireux malgré tout d'entendre ces tentatrices, Ulysse se fait attacher au mât de son navire après avoir bouché à la cire les oreilles de ses compagnons. Quand s'élèvent les voix enchanteresses, le héros cède à son désir et demande à être délivré. Au contraire, ses amis resserrent ses liens comme Ulysse l'avait prévu. Le vaisseau s'éloigne de l'île sans dommage et se dirige vers Charybde et Scylla !



Une carte de l'Islande avec de fabuleux monstres marins

En 1570, le cartographe Abraham Ortelius, originaire de la ville d'Anvers, produit le premier atlas mondial scientifiquement reconnu. Cette carte de l'Islande, datée de 1585, est certainement l'une des plus belles du recueil, par la richesse de son décor, mais surtout grâce aux monstres marins fabuleux qui peuplent l'avant-plan de la carte. Au centre de l'île, un volcan en éruption rappelle que l'Islande est une terre volcanique.

Abraham Ortelius, *Theatrum orbis terrarum* [suivi de] *Parergon sive veteris geographiæ aliquot tabulæ* [suivi de] *Nomenclator Ptolemaicus*, Anvers, Jean Ier Moretus, 1595. In-fol.

Bibliothèque nationale de France, Réserve des livres rares, Rés. G-100, f. 103

© Bibliothèque nationale de France



Ex-voto

Le Fils unique de Bordeaux France, 1790. Huile sur toile (64 x 77 cm) Paris, musée national de la Marine, Inv. 3 OA 63

Poussé par la bourrasque furieuse et submergé par la masse des flots déferlant, le bateau *Fils unique de Bordeaux* symbolise la fragilité de la vie humaine et l'impuissance de l'homme à contrôler la nature. Le navire commandé par le capitaine

Antoine Auger, surpris par la tempête avant d'avoir pu rentrer au port ou gagner le large, lutte sans espoir de salut. Équipage et passagers élèvent leurs vœux vers le ciel, leurs cris se confondant avec le fracas du vent, du tonnerre et de la mer en furie. En haut à droite, Marie, tenant l'Enfant Jésus, apporte la lumière dans l'obscurité. Dans le coin, en haut à gauche du tableau, est inscrit le terme "ex-voto", abréviation de l'expression latine *ex voto suscepto*, "suivant le vou fait".



Matthieu de Platemontagne (Matthys Van Plattenberg)

Marine

vers 1650. Huile sur toile (96 x 130,3 cm) Saint-Vaast-la-Hougue, musée maritime de l'île Tatihou, 001.01.1

Matthys Van Plattenberg s'installe à Paris en 1630 et devient, vers 1650, "peintre du Roy pour les mers" sous le nom de Platemontagne. Son thème préféré est celui des tempêtes et des naufrages.



René Quillivic (1879-1969)

La ville d'Ys

Bois gravé (10,6 x 15 cm). Publié dans *Souvenir d'enfance et de jeunesse* d'Ernest Renan. Éd. Le Nouvel Ymagier, 1924.

BNF, Est. SNR-1 QUILLIVIC

De toutes les légendes bretonnes, celle de la ville d'Ys et de sa submersion est la plus fameuse et la plus fascinante. La tradition en situe l'histoire dans les premiers siècles du Moyen Âge, alors que le christianisme, récemment implanté en Armorique, luttait encore contre les survivances païennes. Gradlon régnait alors sur la Cornouaille, entouré de deux sages et saints conseillers. Mais le roi était faible envers sa fille, la belle et perverse Dahut. Pour vivre à son aise de fête et de débauche, elle avait obtenu de son père qu'il fasse construire sur les flots la merveilleuse et orgueilleuse cité d'Ys. Sous les traits d'un séduisant prince, le diable s'y présenta un jour...



Deuxième trompette de l'Apocalypse

Beatus Liebanensis, *Commentarius in apocalypsin*. Castille, début XIII^e siècle.
BNF, Manuscrits, NAL 2290 fol. 93v

Dans la Bible, la mer exprime souvent l'hostilité de Dieu. Survivance du chaos originel non maîtrisé, elle demeure, par son perpétuel mouvement, l'antithèse de la stabilité idéale : c'est en son sein qu'apparaîtront les premiers signes de l'Apocalypse. Saint Jean prédit qu'une Bête portant sept têtes et dix cornes, Antéchrist des temps futurs, sortira de la mer. Quand l'ange sonnera la deuxième trompette, une grande montagne embrasée par le feu tombera dans la mer : le tiers des créatures qui y vivent mourront et le tiers des navires périront.



Jonas recraché par le monstre

Guiard des Moulins, Bible historiale. Paris, début XV^e siècle. Manuscrit sur parchemin.
BNF, Manuscrits, Fr 10 fol 452v

La connaissance des animaux marins reste très approximative au Moyen Âge. À la suite de Pline, on pensait que chaque espèce terrestre trouvait un équivalent aquatique. Avec dents et museau, la baleine semble ici le pendant du loup.

L'enlumineur a toutefois bien représenté l'orifice par lequel le cétacé crache l'eau. La mer bouillonne de vagues en forme de copeaux, marqués d'un cerne noir qui confère une impression de relief et de mouvement. Le navire qui vogue au large rappelle que Jonas a été jeté à la mer. Apparaît au loin la ville fortifiée de Ninive que le prophète a fui.

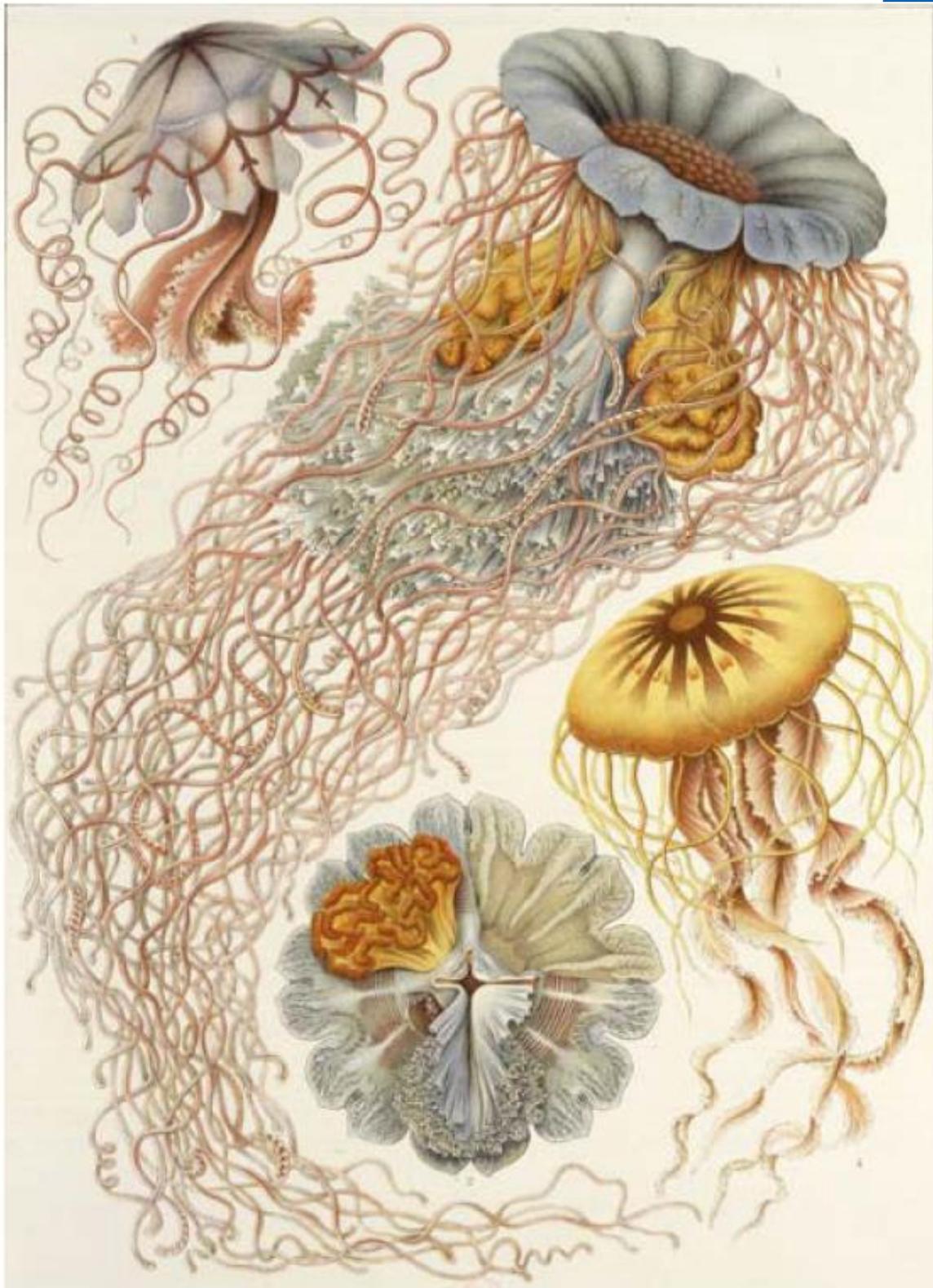


La tempête, élément fondateur de l'art maritime hollandais

Anonyme. Gravure fin XVI^e-début XVII^e siècle.
BNF, Estampes et Photographie, Ic 9 Fol. p. 16

Le caractère dramatique de la tempête et du naufrage, son paroxysme, est l'élément fondateur de l'art maritime hollandais à la fin du XVI^e siècle. Hendrick Cornelisz Vroom en est l'initiateur : c'est la vente à un riche armateur de Lisbonne de son propre naufrage qui l'a poussé dans la carrière artistique. Grâce à ses continuateurs - son fils

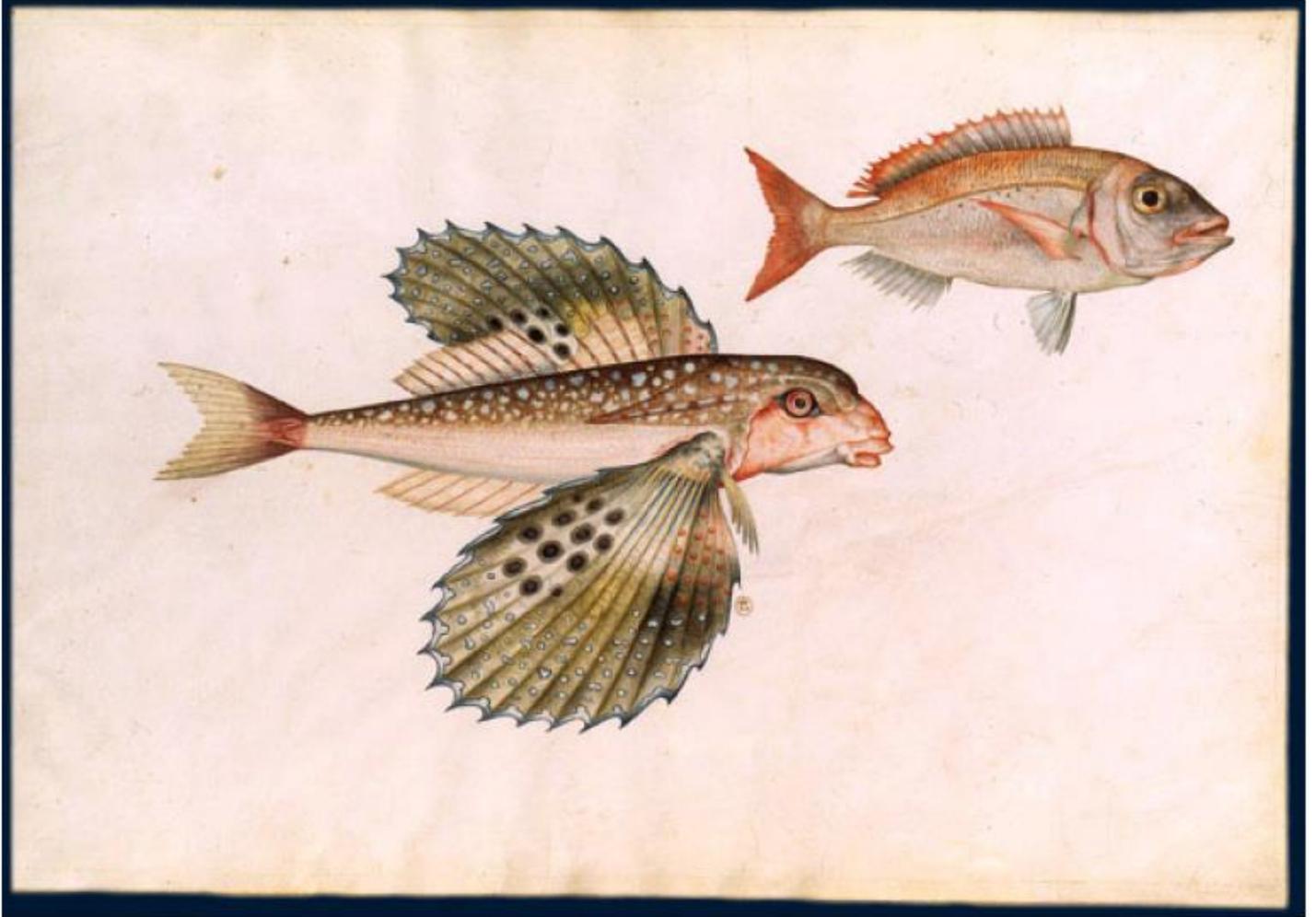
Cornelis, Van Wieringen, Verbeeck et Willaerts - l'école de Haarlem fait autorité pendant le premier quart du XVII^e siècle.



Ernst Haeckel (1834-1919)

Discomedusae

Kunstformen der Natur (Formes artistique de la Nature). Wien, 1899-1904
BNF, Estampes et Photographie, Hd-77f- Pet Fol, pl. 8



Grand livre de poissons, planche 24

Italie (?), vers 1600. Reliure aux armes de Louis XIV. Gouache sur vélin (72,5 x 49,8 cm)

BNF, Estampes et Photographie, Rés. Jb-54 (gr fol)

Vraisemblablement été peint en Italie autour de 1600, ce "grand livre des poissons" s'inscrit dans la continuité des livres de zoologie imprimés au XVI^e siècle. La précision du dessin suggère une observation d'après nature.



POSEIDON, DIEU DE LA MER

Lors de la Titanomachie (lutte contre les Titans), qu'il mena avec son frère et les autres dieux, c'est lui qui referme sur les titans les portes d'airain du Tartare (l'enfer). Suite à cette victoire, les Dieux se partagèrent le monde. Il obtient la souveraineté sur les mers et les océans.

Dieu des tremblements de terre et des terres en quelque sorte

Il est capable de déclencher des tremblements de terre assez importants. Tellement que Hadès aurait peur qu'il fasse s'effondrer la voute des enfers. Il possède des surnoms tels que gaièoklos « celui qui embrasse la terre » ou d'énosikhthon, « celui qui ébranle la terre ». Lors de la Guerre des géants, il avait fendu les montagnes et les avaient fait rouler dans la mer pour former les premières îles.

Poséidon, dieu colérique

Poséidon dispute régulièrement des terres aux autres Dieux et déclenche des catastrophes naturelles s'il n'obtient pas ce qu'il veut :



TRITON

Comme son père, Triton possédait un trident, mais son attribut principal est une conque marine dont le son est si puissant qu'il se faisait entendre d'un bout à l'autre de la mer lorsqu'il en jouait², il en jouait comme d'une trompette pour calmer ou déchaîner les vagues, et ce son était si terrible que lorsqu'il soufflait le plus fort possible, les Géants fuyaient en s'imaginant qu'il s'agissait du rugissement d'un fauve puissant



LE GRAND BLEU

CHAMBERLAIN ... ROSAMUND WILSON ... JEAN MARC BARR ... JEAN PONS ... LES BISTON 'LE GRAND BLEU'
... LES BISTON ... BARR ... LES BISTON



UNE FILM DE LA BBC

PLONGEZ DANS UN MONDE INCONNU

LA PLANÈTE BLEUE

(DEEP BLUE)



Un film de Alastair FOTHERGILL et Andy BYATT,
Texte écrit par François SARANO,
dit par Jacques PERRIN.

BBC

adapto

Documentaire Nature



OCEANS

Un film de JACQUES TERRAIN et JACQUES CLAUDIO

Documentaire Nature - Océans - Un film de Jacques Terrain et Jacques Claudio - 100 minutes - 2011 - DVD - 12 ans et plus



VILLE DE GRANVILLE.

ADMINISTRATION



MUNICIPALE.

POLICE DES BAINS de MER

Le MAIRE de GRANVILLE arrête les dispositions suivantes, relatives à la Police des Bains de mer.

Article 1.

Dans la Grève du Nord, la partie de la plage comprise entre le rocher le plus à l'Ouest, et la gable placée à l'Est, est destinée exclusivement au bain des femmes.

La partie comprise entre cette gable et les rochers, toujours à l'Est, est destinée au bain des hommes habillés.

Enfin toute la partie de Grève au-delà de ces rochers, à l'Est, est destinée au bain des hommes non-habillés.

Article 2.

Les hommes habillés, dont il est parlé en l'art. 1^{er}, seront admis dans un cabanon ou bûche. — Une cabane sera mise à leur disposition pour s'y déshabiller et habiller.

Article 3.

Il est interdit aux hommes de se promener ou de stationner sur ou le long de la Grève occupée par les femmes, durant le bain de celles-ci.

Article 4.

Sont exceptés des dispositions de l'art. 3, le médecin chargé de l'inspection et de la surveillance des bains, (M. le Dr Demoulin) et les médecins appelés par les baigneurs, avec l'autorisation du Maire.

Article 5.

En aucun temps, nul ne sera admis au bain des bains s'il n'est porteur d'une carte délivrée par le Maire et les Commissaires de salon.

à Granville, en l'Hôtel de Ville, le 1^{er} Juillet 1857.

Article 6.

Pendant toute la saison des bains, il est défendu de déposer aucunes immondices, soit dans le goudet de la Tranchée, soit sur le quai de la Cabane, soit dans la partie de la Grève destinée au bain des femmes, et de laisser les chevaux, ou laisser les voitures à la mer.

Article 7.

Toute la Grève du Sud se trouvant entièrement, ou du moins très rapprochée de la voie publique, il est expressément défendu de s'y baigner, en quelque lieu que ce soit sans être habillé, comme il est dit en l'art. 1.

Article 8.

Les personnes qui voudront se servir de cabane, bûche, haquet, seront tenues de payer seulement la rétribution indiquée dans le Tarif arrêté par le Maire. — Ce Tarif sera affiché dans chaque cabane.

Article 9.

Un agent de police, chargé spécialement de surveiller et d'assurer l'exécution des dispositions ci-dessus, se tiendra sur le lieu des bains.

Les contrevenants à ces dispositions seront passibles des peines ordinaires de police, et l'on croit devoir rappeler à cet égard aux parents et tuteurs, qu'ils sont personnellement responsables des délits commis par leurs enfants et pupilles, habitant avec eux.

Article 10.

Le Règlement du 1^{er} Juillet 1856, sur la Police des bains mer, est rapporté.

Article 11.

Le présent sera publié et affiché en la forme accoutumée.

Le Maire,

F. VALLÉE.

Imprimé chez NOËL GUY, à Granville.

La mer lave les maux de tous les hommes», aurait affirmé le poète tragique grec Euripide, en 420 av. J-C. C'est sur ce principe thérapeutique que le littoral, et donc la plage, ont été reconsidérés et légitimés dès la fin du XVIIIe siècle. Dépression, règles douloureuses, rage... L'eau de mer et le bain, vus d'un mauvais oeil jusqu'ici, sont désormais censés guérir toutes les affections. «L'immersion est alors davantage de l'ordre de la mortification que du plaisir, de la nécessité plutôt que du divertissement, de la résignation plutôt que du désir», précise Jean-Didier Urbain, anthropologue, dans son ouvrage Sur la plage. Privilège qui reste accordé aux classes sociales les plus aisées.



La promenade de Trouville, en Normandie, en 1890 (Crédits photo : Bridgeman Images / Rue des archives)

Trouville, Deauville, Dinard... Le littoral devient dans les années 1880-1890 un lieu de détente et de consommation, et non plus de production. Preuve en est, l'apparition des premières promenades. L'enseignement de la natation devient obligatoire à l'école à partir de 1879. Résultat, la plage peut désormais devenir un espace de loisirs, où l'on fait du sport. Le plaisir reste tout de même encore à terre. On déambule sur les planches de Trouville, les galets de Dieppe ou d'Étretat ou on dépense ses sous au Casino de Deauville, mais on s'aventure encore peu dans les vagues.



Dans les premiers week-ends qui ont suivi la mise en place des congés payés, la plage vendéenne des Sables d'Olonne rencontre un véritable succès (Crédits photo : Rue des Archives/PVDE)

C'est un tournant majeur dans la société française : les vacances ne sont plus l'apanage des classes les plus aisées. Les salariés obtiennent en effet quatorze jours de congés payés. De là à dire que tous les Français se ruent sur les plages pour construire des châteaux de sable, loin de là. Faute de moyens financiers suffisants ou d'un moyen de locomotion, les primo-vacanciers privilégient surtout la campagne pour se rendre dans leurs familles respectives.



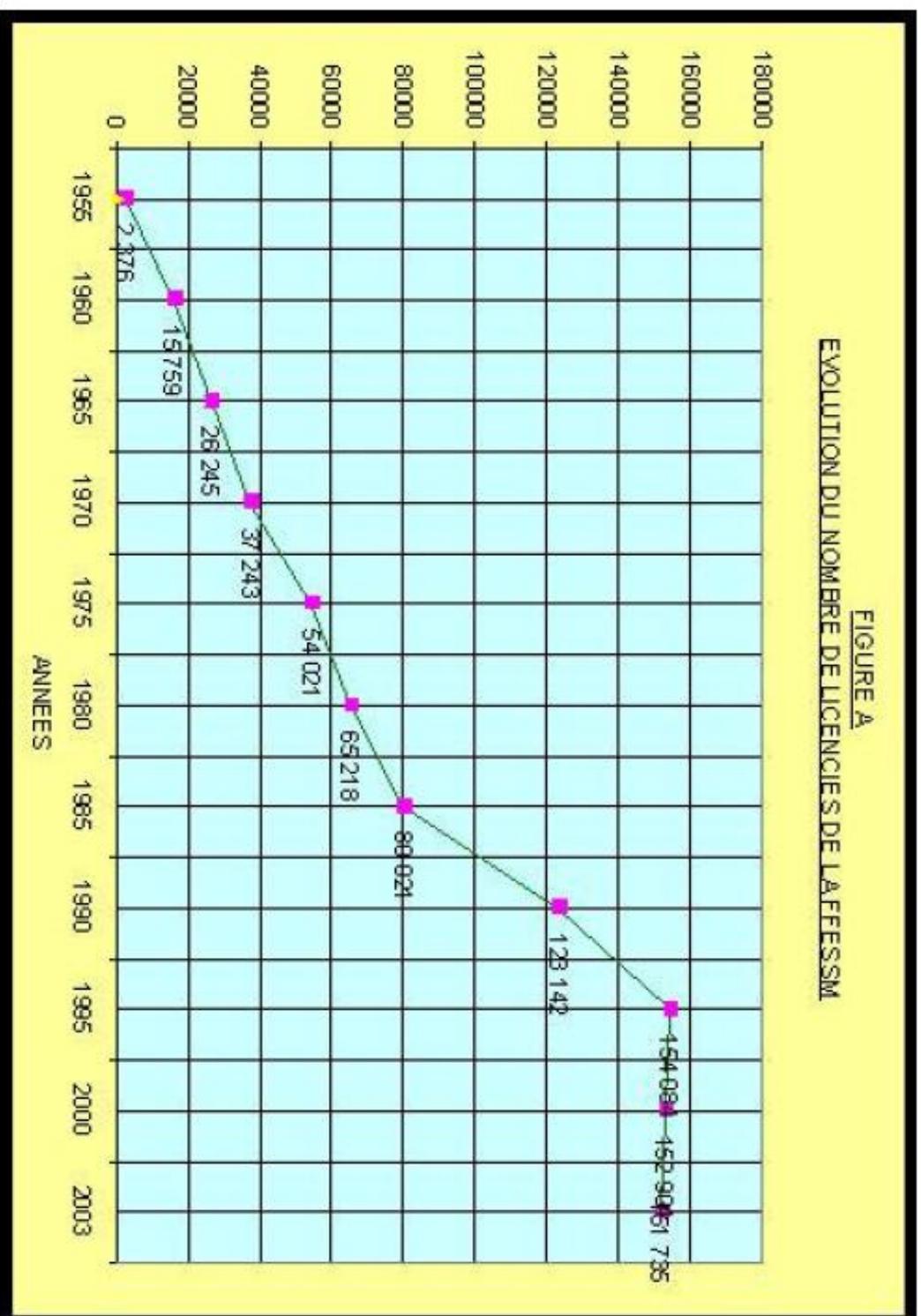


Des vacanciers profitent de la plage de Deauville, en Normandie, le 12 août 1951 (Crédits photo : Rue des Archives/AGIP)

C'est la véritable période de la massification des vacances. Preuve concrète de ce phénomène : le développement des premiers villages-vacances

1.1.2.3 - Evolution des plongeurs licenciés

Après avoir toujours été en augmentation progressive depuis environ 45 ans, les chiffres des licenciés fédéraux FFESSM peuvent être considérés comme stables en moyenne sur 5 ans (aux alentours de 152.000 licenciés), avec tout de même une légère érosion sur 10 ans (154.000 licenciés en 1995, et 150.000 en 2004).



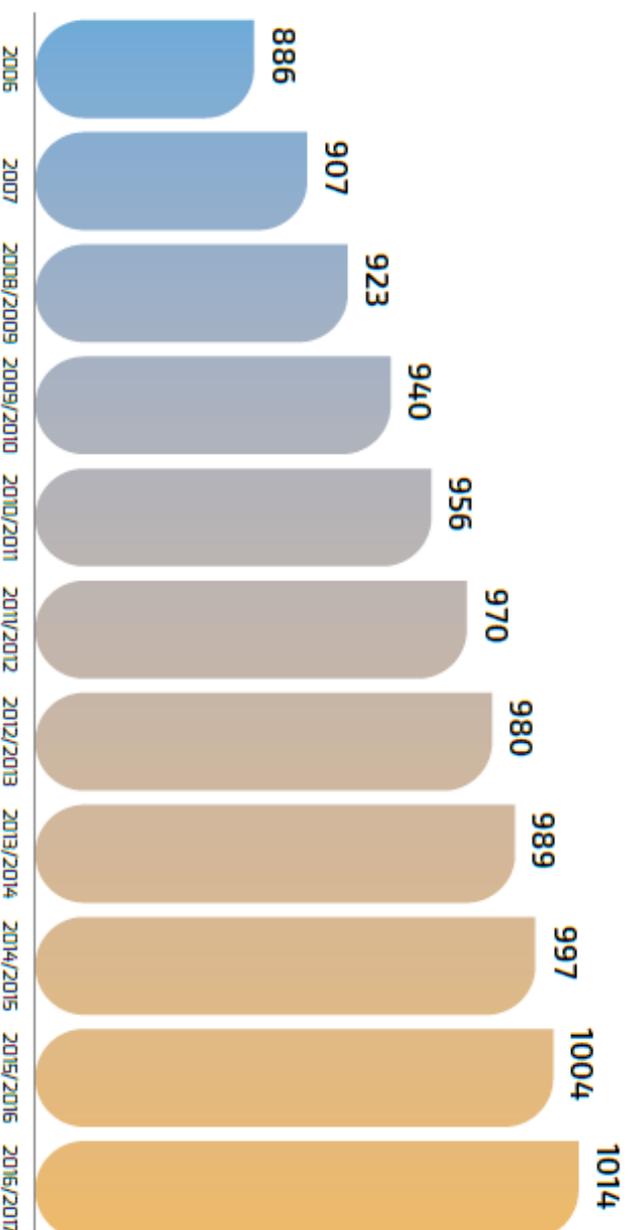
(Source : Fédération Française d'Etudes et de Sports Sous-Marins – FFESSM)

LES IMMATRICULATIONS ET PERMIS DELIVRES EN 2016-2017



Évolution de la **flotte métropolitaine**

En milliers d'unités - Source DAM/FIN







THALASSA DEESSE DE LA MER

Un fermier assiste à un naufrage et reproche à la mer d'être "un ennemi de l'humanité". Prenant la forme d'une femme, elle répond en accusant les vents de sa turbulence. Sinon, "je suis plus douce que cette terre sèche qu'est la vôtre." dit-elle⁵. Dans l'autre, un survivant d'un naufrage accuse la mer de trahison et reçoit la même excuse. Mais sans les vents, "par nature, je suis calme et sûr comme la terre"

LE ROMAN D'ALEXANDRE (EXTRAIT)

De bon matin, dès l'aube, les barons montent en selle
et leur guide les mène tout droit à l'Océan.
Ils virent une merveille que je vais vous conter.
Sur la rive de l'eau, dans le sable et les roseaux
leur apparaissent des femmes, venues on ne sait d'où :
à plus de cinq journées de marche
on n'aurait pas trouvé la moindre maison,
ni château, ni cité, ni tout autre logis.
Elles vivent dans l'eau comme des poissons,
entièrement nues, et, de la tête aux pieds,
on peut voir tous les dons que leur a faits la nature.
Leur chevelure brille comme les plumes du paon :
c'est leur seul vêtement, rien d'autre ne les couvre.
Elles sont si belles et si gracieuses
que je n'arrive pas à traduire leur beauté.

Alexandre Bernay, vers 1185

